

Héros du film *Presque*, Igor (interprété par Alexandre Jollien) et Louis (Bernard Campan), respectivement livreur de paniers bio et croque-mort, se rencontrent par hasard. Naîtra entre eux une amitié qui n'est pas sans rappeler celle qui unit les deux acteurs...



CONVERSATION

Alexandre
JOLLIEN

Bernard
CAMPAN

ON NE NAÎT PAS SOI-MÊME ON LE DEVIENT

Comment s'aimer soi-même quand on est cabossé ? Peut-on s'estimer à sa juste valeur quand on est célèbre ? L'amitié décuple-t-elle l'estime de soi ? Voici les questions qui ont émaillé cette conversation. Liés par une solide amitié depuis dix-huit ans, le philosophe Alexandre Jollien et le comédien Bernard Campan nous offrent, le 19 janvier 2022, une preuve vivante de leur complicité : un film qu'ils ont réalisé et joué ensemble. *Presque* est l'histoire d'une amitié qui se construit. Presque la leur.

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-CHRISTINE VIDAL
PHOTOS TIRÉES
DU FILM *PRESQUE*
© PAN-EUROPÉENNE

Est-ce que votre film *Presque* a dopé votre estime de vous-mêmes ?

BERNARD CAMPAN : Je dirais que oui. Cela a été un cheminement. À l'arrivée, j'ai eu le sentiment qu'il y avait une forme de dépassement de soi. Le film a contribué à me donner une certaine détente et peut-être, oui, une estime de moi.

ALEXANDRE JOLLIEN : Le film a surtout éprouvé notre amitié. C'était un des plus grands défis. Il m'a aussi confronté aux caméras, au regard d'une équipe et au jugement que je porte sur moi, jugement qui peut être très dur. J'ai acquis, grâce à tous, chemin faisant, une confiance. L'expérience du non-jugement de Bernard et de l'équipe était magnifique. Un tournage, c'est un peu la quintessence du regard de l'autre, qui se trouve surmultiplié mais dans un cadre hyper bienveillant. Pour tout dire, personnellement, le concept d'estime de soi n'est pas du tout dans ma boîte à outils.

Pourquoi ?

ALEXANDRE : J'aurais tendance à m'en méfier, parce que le danger du narcissisme n'est jamais très loin. Je parlerais plutôt de confiance en soi, de liberté intérieure, de déprise, de détachement. L'estime de soi, il me semble, nous ramène trop au plan psychologique. On a tous en tête des caricatures. Justement, c'est l'occasion de bien distinguer les caricatures et ce qu'est un sain amour de soi. L'estime de soi est bien plus large qu'un certain développement personnel du style : « Je vais bien, je m'affirme, je m'accepte. » Il faut l'envisager aussi comme un cadeau que je peux faire aux autres. Notre société met beaucoup de gens sur la touche. Or, tout ramener à l'individu qu'il faudrait estimer ne remet pas en cause l'injustice. Un va-et-vient constant est nécessaire entre le collectif et l'individuel. Le développement personnel ne doit pas nous dédouaner. Travailler à son estime de soi comporte aussi une dimension collective.

Votre confiance en vous, comment se porte-t-elle ?

BERNARD : Alors moi, c'est justement un de mes thèmes. Je n'ai pas confiance en moi, finalement. Je fais avec ce manque de confiance en moi. Il me taraude depuis l'enfance. Mais il ne m'empêche plus, aujourd'hui, de faire, d'être, d'être heureux. Il m'intéresse de moins en moins. Ce qui m'intéresse, c'est d'être de plus en plus libre par rapport à ce manque de confiance en moi, de le dépasser. Et ce film m'a aidé. La petite voix du jugement intérieur a de moins en moins d'accroche. Elle ne me dirige plus. J'ai fait toute une carrière en allant uniquement dans des endroits où je n'avais pas peur d'aller. Finalement, c'est très bien : je suis entouré par un groupe, par peur de ne pas y arriver tout seul.

Vous en avez fait une force, donc...

BERNARD : Oui, je me suis construit avec. Petit à petit, j'ai essayé de perdre de moins en moins d'énergie à trouver une confiance qui n'est pas là. Récemment, en terminant un tournage, je revenais sur une réplique en essayant de trouver le ton juste. À un moment donné, voilà, c'est sorti. Le réalisateur m'a dit : « C'est formidable, ce que tu viens de faire. » Et je l'ai entendu complètement à l'envers : « Tout ce que tu as fait jusqu'à présent était nul, et là c'est formidable. » Je fais quelque chose de valable et, tout de



BIOGRAPHIE

1958
Naissance à Agen (Lot-et-Garonne).

1981
Membre de la troupe du Petit théâtre de Bouvard.

1989
Monte Les Inconnus, trio comique, avec Didier Bourdon et Pascal Légitimus.

Épouse Anne. Ils auront deux enfants (24 ans et 19 ans).

2001
Joue dans le film *Se souvenir des belles choses*, une comédie dramatique, avec Isabelle Carré.

2003
Joue dans le film *Le cœur des hommes*. Première rencontre avec Alexandre Jollien.

2007
Écrit et réalise son premier film : *La face cachée*.

2019
Écrit et réalise *Presque* avec Alexandre Jollien.

2022
Sortie en salles de *Presque* (le 19 janvier).



BIOGRAPHIE

1975
Naissance à Sierre (Suisse). Un accident à l'accouchement le laisse infirme moteur cérébral.

DE 1979 À 1996
Scolarisé dans une institution spécialisée pour personnes handicapées physiques.

1998
Étudie la philosophie à l'université (il obtiendra une licence).

1999
Publie *Éloge de la faiblesse*.

2002
Publie *Le métier d'homme*.

2004
Épouse Corine. Ils auront trois enfants (17 ans, 15 ans et 10 ans).

2013
S'installe à Séoul (Corée du Sud) en famille, pour trois ans.

2019
Écrit et réalise *Presque* avec Bernard Campan. C'est son premier rôle au cinéma.

2022
Sortie en salles de *Presque* (le 19 janvier).

BERNARD CAMPAN

ALEXANDRE JOLLIEN

LE FILM M'A CONFRONTÉ AUX CAMÉRAS, AU REGARD D'UNE ÉQUIPE ET AU JUGEMENT QUE JE PORTE SUR MOI, QUI PEUT ÊTRE TRÈS DUR.

ALEXANDRE JOLLIEN



suite, je le vois en négatif ! La petite voix est toujours là. Mais elle me fait rire. Je ne me laisse plus bouffer.

Vous faisiez référence à un manque de confiance datant de votre enfance. Avez-vous identifié son origine ?

BERNARD : Tout à coup, vers 19-21 ans, quand j'ai monté un spectacle de café-théâtre avec un ami, ce manque de confiance m'a bondi dessus, à la lecture d'un article assez lapidaire sur le spectacle. « Je ne vauds rien. » Comme si j'étais un usurpateur... J'ai toujours ce sentiment. Parfois, devant la caméra, je dis à mon réalisateur : « Dis-moi bien si tu trouves que j'en fais trop. »

La célébrité a-t-elle contribué à ajuster votre estime de vous-même ?

BERNARD : C'est une sorte de guérison intérieure. Le fait d'avoir tous ces compliments, je m'en nourris, même si je reste toujours avec une cicatrice. Elle ne fait plus mal mais elle est toujours là.

Quel rôle le regard de vos parents a-t-il joué dans la construction de votre confiance en vous ?

BERNARD : J'ai été aimé. J'ai évidemment une force. Cet amour ►

a été salvateur. Mais j'avais une admiration un peu démesurée pour mon frère. J'avais l'impression que tout le monde était intelligent dans cette famille sauf moi. J'ai redoublé. Je me disais : « Je ne peux pas redoubler, je suis fils de profs. » Ça a été un traumatisme. Puis, à l'adolescence, je me suis jeté à fond dans des activités avec ma bande de copains : on faisait des films en super huit, de la musique, des bandes dessinées. J'étais très créatif; c'était moi le meneur. J'ai oublié ce traumatisme. Et, à 21 ans, ça m'est revenu en pleine figure.

ALEXANDRE : J'ai eu la chance de recevoir de mes parents un amour bienveillant et inconditionnel. Ils m'ont accueilli tout au long de ma vie, m'ont encouragé à faire des études de philosophie. Ce soutien de tous les instants est un immense trésor.

Et aujourd'hui, Alexandre, avez-vous confiance en vous ?

ALEXANDRE : Quand j'écoutais Bernard, je me disais pareil... Ça dépend des jours. Ce n'est pas acquis. Il faut composer avec ce manque de confiance. Car s'estimer, ce

n'est pas un prérequis pour aller bien. Nous sommes invités à accueillir le chemin. Dans mon cas, le rappel du handicap peut être destructeur. Quand tu prends le métro, dans la rue, on te rappelle constamment qu'il y a une différence. Et ça, c'est pour toute la vie. Comment introduire une dynamique dans la société et convertir ce regard oppressant ?

Depuis que vous avez acquis une certaine notoriété, percevez-vous aussi des regards admiratifs ?

ALEXANDRE : Oui. Ça peut être le grand écart en une journée. Hier, par exemple, j'ai toussé dans un taxi. Le chauffeur m'a dit : « Tu vas pas vomir, quand même ? » Un peu plus tard, dans

le train, une personne est venue me faire dédicacer un livre. Les deux tensions existent et ne se compensent pas. J'aimerais une neutralité, presque de l'anonymat.

Vous êtes tous les deux pères.

Est-ce que donner confiance à vos enfants vous préoccupe ?

BERNARD : Oui. J'ai souvent peur qu'ils se retrouvent avec les mêmes problèmes que moi. Ce qui est parfois, hélas, la meilleure façon de les leur transmettre. Je suis assez vigilant justement par rapport au manque de confiance. Avec eux, j'ai toujours essayé de ne pas avoir le dernier mot, de laisser de la place, de les laisser s'affirmer et s'épanouir, de ne pas contrer. Par exemple, mon fils est dans la programmation informatique. Ma fille prendrait plutôt le même chemin que moi; elle chante, elle joue la comédie. Ça me fait très plaisir. Mais j'aime beaucoup leurs goûts différents des miens. C'est leur personnalité qui se crée.

ALEXANDRE : Comme Bernard, mon boulot de papa, c'est déjà de ne pas projeter mes angoisses sur mes enfants. Mon fils adore l'école, il veut être instituteur. Quand il est en vacances, il construit de vrais tableaux noirs. Pour moi, l'école n'est qu'une série de mauvais souvenirs. J'étais complètement nul. L'exclusion, le stress, les examens... Et ce, jusqu'à mes 14 ans, quand un prêtre m'a donné un livre de philosophie et m'a fait adorer la culture. Le défi de la confiance ou de l'estime, c'est de dire : « Voilà, mes enfants n'ont pas le même destin que moi, le malheur n'est pas héréditaire ! » Et de l'accepter.

La confiance en soi passe-t-elle forcément par l'acceptation de ses faiblesses ?

BERNARD : Bien sûr ! Ce qu'on croit être des faiblesses ou ce qu'on croit être des qualités... On est les moins bons juges, de toute façon, vis-à-vis de soi-même. Ce n'est donc pas en jugeant qu'on arrivera à quelque chose, mais juste en acceptant ce qu'on est.

ALEXANDRE : Il y a celles et ceux qui démarrent dans la vie avec une image de

SE DÉMASQUER,
C'EST ENLEVER
TOUT CE QUI
NOUS CACHE
LE VRAI,
CESSER DE JOUER
DES RÔLES.

ALEXANDRE JOLLIEN

soi détruite ou pas d'estime de soi. L'éducation peut aider, la communion à l'autre aussi.

BERNARD : C'est une différence de fonctionnement qu'on a, avec Alexandre. Ce qui est important pour lui, c'est d'aller vers l'autre. Moi, je sais que c'est en allant vers l'autre que je vais m'épanouir, mais je suis beaucoup plus tourné vers moi-même.

ALEXANDRE : Ce sont deux chemins qui, à mes yeux, conduisent à l'amour. Tu sais, on peut aussi aller vers l'autre par fuite, par compensation ou que sais-je...

Avez-vous l'impression qu'avec le temps, chacun de vous se connaît soi-même de mieux en mieux ?

BERNARD : C'est un peu les deux. Comme une compréhension de moi-même plus grande et, peut-être, une part d'incompréhension de plus en plus grande aussi. Par exemple, par rapport à mon métier, j'ai l'impression que, plus j'avance, moins je le comprends. Mais je suis quand même de plus en plus à l'aise, de plus en plus heureux de le faire.

ALEXANDRE : Un auteur que j'adore, Chogyam Trungpa (*un maître bouddhiste tibétain du XX^e s., ndlr*), dit qu'une des clés de la spiritualité consiste à se démasquer. J'aime beaucoup. Ne plus se mentir. Comme quand le Christ critique les hypocrites... Plus j'avance, plus je me dis que je me la raconte beaucoup. Combien de fois on est carrément à côté de la plaque sur soi, sur l'autre, sur tout ? Se démasquer, c'est enlever tout ce qui nous cache le vrai, cesser de jouer des rôles.

BERNARD : Le chantier est vaste... C'est vrai dans l'addiction, par exemple. Une personne qui essaye de sortir de l'alcoolisme disait qu'elle n'avait plus envie de se mentir à elle-même. Les addictions sont comme un condensé hypertrophié de ce qu'on est, finalement. On est tout le temps à se créer un personnage. D'ailleurs, qu'est-ce que ça veut dire, être soi-même ? Un jour, on rigolait avec Alexandre, on se disait : « Même quand on est aux cabinets, est-ce qu'on arrive à être soi-même ? »

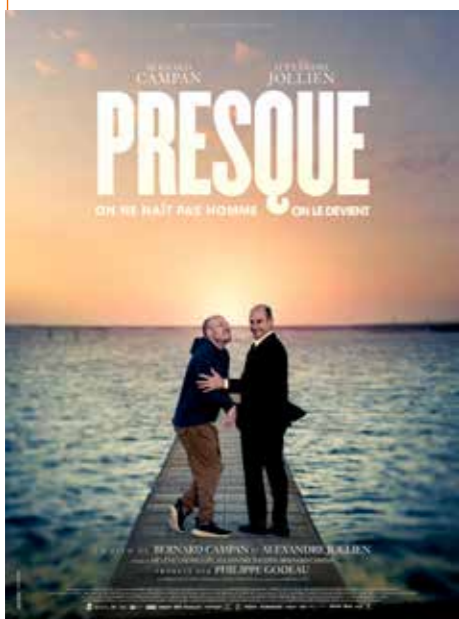
LE FILM A CONTRIBUÉ À ME DONNER
UNE CERTAINE DÉTENTE ET
PEUT-ÊTRE, OUI, UNE ESTIME DE MOI.

BERNARD CAMPAN



TOUS CES PETITS MENSONGES FINISSENT PAR TOMBER : VOULOIR PARAÎTRE PLUS INTELLIGENT, VOULOIR AVOIR RAISON... BERNARD CAMPAN

**PRESCQUE
LE FILM**



Les deux comparses rêvaient de réaliser ensemble « un film de spiritualité ». Pari tenu ? Oui, trois fois oui ! Oui, car le film, épopée entre Suisse et Occitanie, raconte la quête de sens d'Igor et celle de Louis. Oui, parce que les héros – un livreur à vélo philosophe et un croque-mort torturé – distillent des pépites de sagesse, alliant légèreté et profondeur. Oui, enfin, car l'amitié qui lie Alexandre à Bernard transparait à chaque image. Et donne au film un sacré souffle.

En salle le 19 janvier 2022.
Dès 16 ans.

Et la réponse était... ?

BERNARD : Ben non, c'est dingue ! « Voir », c'est un des mots les plus importants. Voir clair et voir le plus en soi possible : « Oui, je suis comme ça. » Et, à force, sans doute que ces mécanismes disparaissent. En ce qui me concerne, tous ces petits mensonges finissent par tomber : vouloir paraître plus intelligent, vouloir avoir raison... C'est extraordinaire, dans la vie de couple, comme c'est compliqué d'être ajusté à l'autre, de le soutenir, de ne pas essayer de passer devant lui. C'est un chemin.

La personne avec qui vous vivez vous aide-t-elle à gagner en confiance en vous ?

ALEXANDRE : Par son non-jugement, oui. Sentir qu'on n'est jamais jugé ni catalogué, c'est magnifique. Et un couple qui avance ensemble, c'est très beau. Ce qui nous fait beaucoup de tort, c'est une image du couple idéalisée, des amants enflammés d'amour du matin au soir. On est nourris de contes de fées. Je suis beaucoup plus touché par des couples chez qui il y a des hauts et des bas. Toi, Bernard, tu es très touché par l'histoire de Philémon et Baucis.

BERNARD : Oui. Ils se transforment en deux arbres qui, à la fin, se mêlent en un seul tronc. Cet amour dans la durée m'émeut parce qu'aujourd'hui, on est tellement sur un amour Kleenex ! Ça ne fonctionne plus sexuellement, alors on n'est plus ensemble. Mais c'est une ascèse, la vie de couple ! Avec Anne, ma femme, on a toujours senti que, quand il y en avait un qui était en bas, l'autre pouvait le tirer vers le haut. Cela m'émeut particulièrement de voir qu'on est un couple où l'amour se purifie, se bonifie. C'est beau, quoi ! Même si on a aussi des problèmes. J'ai beaucoup d'amour pour elle, et beaucoup d'admiration. Je trouve admirable sa façon de m'aimer sans juger.

Et votre amitié, Alexandre et Bernard ?

A-t-elle consolidé votre propre confiance en vous ?

ALEXANDRE : C'est une amitié spirituelle magnifique. C'est rare d'avoir des amis avec qui tu partages un chemin spirituel, même par téléphone. Bernard, ce n'est pas un copain pour aller boire un verre et faire la fête. Dès le début, notre relation a été ancrée dans une dynamique intérieure. Y compris lors du film. On n'était à peu près d'accord sur rien. Si notre amitié avait dû péter, elle aurait pété cent fois.

BERNARD : Ah oui ! Notre amitié a traversé ça aussi, et on en est sortis grandis. Dès le départ, Alexandre avait dit : « OK, on va faire un film ensemble. Mais il ne faut pas que ça

nuise à notre amitié ; ça serait bien que ça contribue à l'amplifier. »

ALEXANDRE : C'est rigolo : sur le plan purement psychologique, on n'était pas d'accord ; mais sur un plan plus intérieur, il n'y avait aucun doute que notre amitié était indestructible. Au rez-de-chaussée, c'était en train de craquer, mais au sous-sol, on était tranquilles. On aurait pu imaginer un tournage entre deux copains, qui se fasse dans la joie et la bonne humeur. En fait, c'était un combat.

BERNARD : Un combat sur fond de lâcher-prise.

ALEXANDRE : Un combat pour lâcher prise. En plus, il y a eu le Covid !

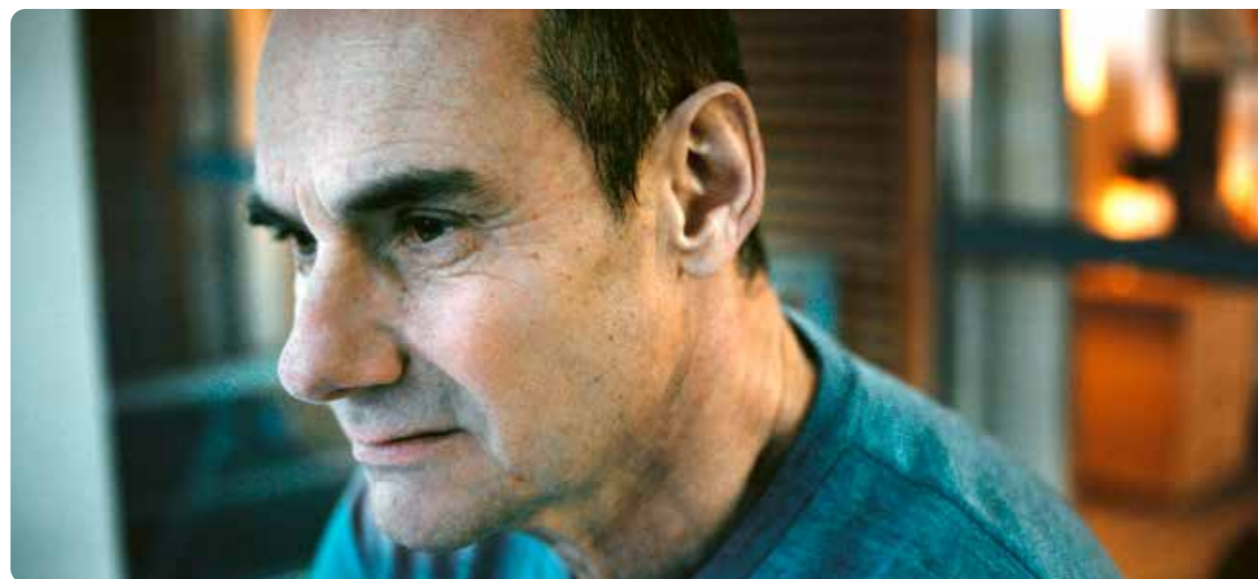
Ce film est donc un miraculé ! Votre amitié, vous la qualifiez de spirituelle. C'est-à-dire ?

BERNARD : On cherche une amitié au-delà de l'admiration, au-delà de ce qu'on représente socialement, alors ce n'est pas facile... L'amitié spirituelle, c'est sentir que, dans la profondeur, quelque chose peut nous lier. C'est l'amour en profondeur. Il reste fragile, très fragile. J'ai 63 ans, il m'est arrivé de me fâcher avec des amis ; la vie est terrible, parfois. Je sais qu'il faut prendre soin de l'amour. Rien n'est acquis.

ALEXANDRE : Notre amitié est spirituelle parce qu'inconditionnelle. Je crois ! (Rires.) Elle n'est pas relative à du donnant-donnant entre nous. Elle est vraie.

Est-ce que vous priez ?

ALEXANDRE : Je médite et cela débouche sur la prière. Un jésuite m'a initié à la pratique. Dans la méditation, il n'y a pas d'objectif. Cela décante et on voit les mécanismes d'affolement, ▶



d'agitation, les passions tristes. Lors de la méditation, on regarde ce qui passe. Je cite beaucoup Chögyam Trungpa, mais, paradoxalement, je suis plus pudique sur ma foi chrétienne. Je pense qu'on peut vite tomber dans les clichés. À l'institut où j'étais scolarisé, j'ai reçu une éducation religieuse très culpabilisatrice : dès que tu étais heureux, tu devais payer. Ma femme, qui a une vie de prière intense et fait le catéchisme, est étonnée de ma vision d'un christianisme qui punit. Heureusement, je suis en contact avec des prêtres dont le boulot, c'est de dynamiser ce fardeau. Je suis aussi touché par toute une tradition des Pères du désert et des mystiques comme Maître Eckhart (*mystique allemand des XIII^e et XIV^e siècles, ndlr*). J'aime son conseil : « Observe-toi toi-même et dès que tu te trouves, laisse-toi, il n'y a rien de mieux à faire. » Magnifique.

BERNARD : J'adore. S'observer soi-même.

Bernard, avez-vous reçu une éducation religieuse ?

BERNARD : Non. Je suis catholique, baptisé enfant pour faire plaisir à ma grand-mère. J'étais même persuadé que mes parents ne croyaient pas en Dieu. Un jour, adolescent, je leur ai dit : « Dieu, c'est de la connerie. » Et mon père a répondu : « Ne parle pas trop vite. » J'étais étonné. Je me suis dit : « Tiens, c'est bizarre qu'il dise ça alors que chaque fois qu'il faut aller à la messe, il râle... » J'aime les paroles des mystiques. J'ai lu des morceaux choisis des évangiles ; j'aime beaucoup toutes les paraboles et les phrases magiques comme : « Que ton oui soit oui, que ton non soit non », « Vous êtes assis sur un trésor », « Le Royaume des cieux est au-dedans de vous ». Tout cela a été une aide. Par ailleurs, je médite chaque jour. C'est un abandon de soi. Juste être là. Et, le soir, je prends un temps de recueillement. Je revisite ma journée.

Comme les jésuites et la lecture, façon saint Ignace...

BERNARD : Swami Prajnanpad (*guide spirituel indien du XX^e siècle, ndlr*) dit : « Est-ce que j'ai fait ce que j'avais à faire, donné ce que j'avais à donner, reçu ce que j'avais à recevoir ? »

Avez-vous déjà senti l'amour de Dieu pour vous ?

BERNARD : Oui. Cela peut être l'amour de Dieu, la vie avec un grand V qui me mène, qui me porte. Dieu, c'est vraiment un nom que je respecte et qui me convient.

ALEXANDRE : Oui. J'ai fait des retraites dans des monastères chrétiens. Ce qui m'a beaucoup touché, c'est la bonté des moines et des moniales. Il y a une responsabilité quand on parle de l'amour de Dieu. Si l'on croise des gens bienveillants, pleins de bonté, c'est un témoignage vivant.

Et Jésus, qui est-il pour vous ?

BERNARD : Avec l'éclairage de l'Inde, je dirais que c'est un gourou, mais un super gourou. Un sage.

ALEXANDRE : Si je traversais une dépression, j'irais vers le Bouddha ; si j'avais un cancer du pancréas, j'irais plutôt vers Jésus. Pour l'abandon total. Mais ces deux figures me sont indispensables. Le Bouddha m'apaise et Jésus me console.

Qu'est ce qui vous console, chez Jésus ?

ALEXANDRE : La vie donnée aux autres, l'abandon. Son message est libérateur.

Travailler sa confiance en soi, n'est-ce pas, en fin de compte, essayer de trouver sa juste place ?

ALEXANDRE : C'est la parabole des talents (*dans l'évangile, ndlr*), l'estime de soi. Contribuer à la société, voir quelle pierre on peut porter à l'édifice. En tant que comédien, journaliste...

BERNARD : Se sentir à sa place en tant que père, dans son travail, en tant qu'époux...

C'est une question de vocation, alors ?

ALEXANDRE : Pour ma part, j'ai trois vocations : père de famille, philosophe et personne handicapée.

BERNARD : Époux et père de famille, c'est pour moi. Est-ce que c'est une vocation ? Est-ce que j'ai été appelé à ça ? Je ne sais pas, mais maintenant que j'y suis, je sens que j'ai un rôle à tenir. Et je veux essayer d'être le plus digne possible de ce rôle. Être digne du rôle de père, ça, c'est une vocation, oui.

Question subsidiaire : d'où vient le titre du film, *Presque* ?

BERNARD montrant Alexandre : C'est monsieur qui l'a trouvé !

ALEXANDRE : Dans ce film, on est presque dans la réalité, presque. Avec l'autre, avec soi, il y a toujours un décalage envers ce qu'on croit. C'est un appel au mystère. On est bien souvent à côté de la plaque, pas toujours ajustés au réel, à soi, à l'autre, au monde...

Mais votre histoire, ce n'est pas presque une amitié...

Ça l'est carrément, non ?

ALEXANDRE : Ah oui !

